Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 72 (1943)

Heft: 7

Artikel: "Schwîzertütsch" et école secondaire

Autor: Parmentier, G.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040760

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

laquelle ils rédigeraient préalablement un brouillon, comme cela se pratique toujours, aussi bien dans les classes supérieures qu'à l'école primaire.

Il est indéniable qu'une dissertation ou un portrait exige du temps, de la réflexion, une profonde recherche d'idées, un plan, un emploi approprié des termes, etc. En demandant à un élève de rédiger immédiatement sur sa feuille d'examen, au petit bonheur et au fil de la plume, l'expert rencontrera inévitablement incohérence, banalité, répétitions fastidieuses et, par surcroît, une très défectueuse présentation qui achèvera de donner à la rédaction le cachet d'un laisser-aller fort déconcertant.

2. Notre armée a besoin de cadres choisis sans doute parmi les recrues les mieux douées aux points de vue intellectuel et physique et animées d'un bon esprit. Il y a certainement intime corrélation entre l'examen pédagogique et le choix du futur sous-officier ; c'est tout naturel. Mais, s'il est des jeunes gens qui aspirent à devenir des chefs militaires, il en est beaucoup d'autres qui, soit pour une raison familiale, soit par un sentiment personnel, désirent rester humblement dans les rangs des soldats sans galons. Aussi, manifestent-ils cette volonté en adoptant, lors de l'examen pédagogique, une attitude de prudente réserve, présentant ainsi, au lieu de l'excellent travail dont ils seraient capables, une petite dissertation et qui mérite à peine la mention : suffisant. C'est regrettable, mais l'école y peut-elle quelque chose ?

Ces deux causes sont-elles les seules qui influent défavorablement sur les examens enregistrés jusqu'ici ? Certainement pas : ambiance nouvelle, nostalgie, fatigue et que sais-je, sont autant de facteurs qui ne prédisposent guère à l'art poétique.

Le Corps enseignant tout entier formule le désir de voir une amélioration dans l'organisation de ces examens écrits, spécialement en ce qui concerne **le point 1** traité plus haut.

Nous tenons à affirmer que nous vouons à l'enseignement de notre langue maternelle les soins qu'on prodigue à quelque chose, mieux encore à quelqu'un qui nous est bien cher, car notre langue est, comme le disait le bon M. Hamel à son petit Franz, dans sa « Dernière classe » : la plus belle, la plus claire et la plus solide !

Ne vaut-il pas la peine de savoir s'en servir ? E. Ch., *inst.*

« Schwîzertütsch » et école secondaire

Dans le courant de l'hiver 42, les maîtres d'allemand du canton recevaient, de la librairie Payot, une brochure intitulée *Reded Schwîzertütsch*, contenant une trentaine de dialogues en dialecte suisse alémanique. Une note jointe à l'envoi suggérait que quelques notions de ce dialecte compléteraient fort opportunément nos cours d'allemand. La Direction de l'Instruction publique, consultée, ne s'opposait pas à cette initiative.

On ne craint donc pas de nous proposer cette chose pour le moins inattendue : introduire quelques éléments de ce dialecte dans nos leçons.

Quelle attitude prendre à l'égard de cette suggestion ?

Mais, d'abord, se rend-on bien compte des déceptions, des difficultés qu'éprouvent nos jeunes gens en Suisse allemande ? De nom-

breuses leçons, des exercices variés, et surtout une application remarquable, les ont mis en possession d'un modeste bagage, car il est faux de prétendre que les Romands étudient avec moins de zèle que les Bernois ou les Zurichois ; mais l'étude de l'allemand est autrement ardue que celle du français, et malgré un nombre d'heures souvent supérieur, nos élèves ne peuvent atteindre les mêmes résultats que leurs condisciples d'outre-Sarine. Beaucoup se placent comme apprentis, ou comme volontaires, dans l'espoir de parfaire leurs modestes notions. Que l'on juge de leur déception : dès la gare de Fribourg, et jusqu'à la station d'arrivée, dans la famille qui les accueille, sur la rue, au magasin, au café, partout, c'est dans le seul « Schwîzertütsch » qu'on s'exprime ; bienheureux qu'ils sont encore si, dans leur nouvelle place, on consent quelques rares fois à parler allemand littéraire, et sans garantie d'exactitude.

Inutile de s'attarder à prouver ce que chacun sait : en Suisse allemande, le dialecte est le parler le plus communément employé, par toutes les classes, de la plus humble à la plus distinguée. Le Zurichois, le Bernois n'aiment pas, semble-t-il, s'exprimer en bon allemand. Ce fait accroît la difficulté qu'éprouvent nos Romands à étudier leur langue. Les Suisses allemands venant chez nous ne rencontrent nulle part pareil obstacle ; partout, en Suisse romande, on parle le français ; même dans les familles où le patois est encore en honneur, on s'exprime sans trop de fautes, et volontiers, en un français acceptable. Sous ce rapport, la difficulté ne joue qu'à sens unique.

En bref, la situation se résume ainsi : nous enseignons l'allemand littéraire à des élèves qui auront affaire presque exclusivement au *Schwîzertütsch.*

Dès lors, l'école secondaire qui, dans ce domaine, ne vise que des fins pratiques, a-t-elle raison de se désintéresser du dialecte ? La librairie Payot, maison éditrice de cette brochure, et avant elle, les auteurs ont pensé que leur initiative répondait plutôt à un besoin de notre époque. Est-il indiqué de se ranger à leur avis ?

Et voici le problème : sous quelle forme, et dans quelle mesure introduire du *Schwîzertütsch* à l'école secondaire ?

Sous quelle forme ? Les auteurs de la brochure ont résolu ce premier problème. Une langue est avant tout parlée ; c'est surtout pour être aptes à soutenir une conversation que nos apprentis, nos futurs employés se rendent en Suisse allemande. Or MM. Schenker et Hedinger nous présentent 30 dialogues, dont les faits de la vie quotidienne ont fourni la matière ; rien qui ne soit pas immédiatement utilisable. On ne peut que se réjouir — ceci soit dit en passant — de l'évolution des méthodes didactiques de langues, qui réservent une place de plus en plus large au dialogue, à la conversation.

Dans quelle mesure ? Pour l'instant, nous nous contenterons de peu, de très peu même. Il ne s'agit de toucher ni aux programmes ni à l'horaire, contrairement à ce que ce long préambule pourrait faire croire. Faisons remarquer *occasionnellement* que certains mots restent inchangés (Brief, Frau, Kino, aber, etc.) ; que d'autres sont l'équivalent de mots français (Madame, Etage, Exkusé ? Pardon, Ouvertüre, Restorant, etc.) ; soulignons, *toujours en passant*, les transformations de certaines terminaisons (Zeitung = Zitig, Wohnung = Wonig), de certaines diphtongues (ei devient i, comme dans Zeit qui donne Zît). Indiquons les formules de politesse, de salutations, *pour autant qu'elles sont bien connues en bon allemand.* Tout ceci, *fait comme en passant*, ne demande, semble-t-il, que fort peu de temps, et les élèves y puiseront un intérêt accru pour la langue allemande.

Quant aux dialogues, le maître pourrait en choisir deux ou trois parmi les plus faciles, les plus pratiques ; il les lirait en classe, lentement, donnerait, ou mieux, ferait trouver le bon allemand correspondant, ce qui est en général facile ; à cette occasion, il inviterait les élèves à observer les modifications que le dialecte fait subir à l'allemand littéraire ; enfin, en cas de besoin, il donnerait le sens français. Quelques élèves seraient alors appelés à lire, phrase par phrase, après le maître ; la leçon pourrait se terminer par une lecture dialoguée, confiée aux meilleurs. Les classes les plus avancées n'hésiteraient pas à apprendre l'un ou l'autre N^os^ par cœur, ce genre de récitation convenant très bien aux séances de clôture d'année scolaire.

Comprise de cette façon, l'initiation au « Schwîzertütsch » n'est pas une surcharge, mais bien plutôt une récréation. Elle ne peut que donner le désir d'en savoir davantage, et ce doit être là son but.

A ceux qui craindraient un essai, qui trouvent les programmes trop chargés, les heures trop peu nombreuses, le bon allemand déjà assez difficile, nous ne pouvons que répéter ceci : Nous vivons en Suisse ; outre-Sarine, on ne parle que ce dialecte ; beaucoup même ne connaissent rien d'autre. Dans le commerce, dans les voyages, le « Schwîzertütsch » ouvre les portes bien plus sûrement que le bon allemand ; nous ne pouvons l'ignorer.

A ceux qui veulent laisser cette initiation se faire en Suisse allemande même, prétextant que nous avons assez de peine à inculquer l'allemand littéraire, nous dirons qu'une initiation sommaire prend peu de temps, puisque donnée occasionnellement, et qu'elle en fait plutôt gagner, puisqu'elle augmente le plaisir à étudier cette langue.

A ceux qui voient d'un mauvais œil l'importance accordée aux langues en général, qui estiment que le français seul est digne de tous les soins, qui redoutent l'à peu près, nous dirons qu'en effet, jamais nous ne vouerons assez de soin à l'étude de notre langue

maternelle, que là, nous devons tendre à une maîtrise de plus en plus absolue, parce que c'est la seule langue que nous pouvons prétendre connaître à peu près à fond. A l'égard des langues modernes, nos ambitions sont plus modestes ; nous souhaitons les connaître assez pour pouvoir nous tirer d'affaire en pays étranger. Nous ne souhaitons nullement que l'affreux bilinguisme se généralise chez nous.

Une dernière objection, sur laquelle nous ne nous attarderons pas. L'étude du « Schwîzertütsch » ne va-t-elle pas favoriser le mélange des races au détriment de la nôtre, ne va-t-elle pas hâter l'absorption de notre Romandie par les Suisses allemands — danger qui déjà se dessine, et que, sincèrement, nous redoutons ? Ce danger, cependant, n'est pas imminent. Et puis, qu'y pouvons-nous, si notre langue plaît aux Allemands ? s'ils trouvent les bords du Léman si enchanteurs, qu'ils s'y établissent par milliers ? Le fait d'étudier leur langue ou de s'en abstenir n'y changera rien. Là encore, rien qui justifie une abstention.

Si les éléments enseignés vont permettre à nos élèves de mieux comprendre les Confédérés alémaniques (quitte à répondre en bon allemand), nos écoles n'auront-elles pas rendu un grand service ?

G. PARMENTIER.

Que peut-on tirer du bois ?

En Suisse, la production annuelle du bois s'élève en temps ordinaire à 3 millions de mètres cubes dont environ la moitié consiste en « bois de feu ». Mais ce bois de feu ne va pas sans déchets et maintenant que la chimie trouve le moyen de tirer parti de tout ce qui paraissait inutilisable il n'y a pas longtemps encore, il aurait été bien étonnant que les branchages et les brindilles ne soient pas mis aussi à contribution. Et c'est ainsi qu'est née une nouvelle industrie, celle de la saccharification du bois.

Ce traitement exige, outre le bois qui constitue la matière première, de l'acide sulfurique, de l'eau biologiquement pure, quelques produits chimiques secondaires et de l'énergie électrique en grande quantité. Ces divers éléments réunis, que peut-on extraire des végétaux et de la glucose qu'ils renferment ?

D'abord du combustible liquide, sous forme d'un carburant de qualité capable de remplacer l'essence.

Ensuite, grâce à une distillation très poussée, de l'alcool pur, c'est-à-dire un produit qui, en chimie et en pharmacie, est d'absolue nécessité.

Enfin, de la levure de fourrage et cela, à un taux accessible aux agriculteurs, ainsi que de la lignine, des matières tanniques, des résines, des térébenthines, etc.

Quant au sucre de bois, on l'obtient déjà en laboratoire. Le sucre de bois industriel ne saurait donc tarder.

Cet aperçu très incomplet donne une idée de l'avenir offert par cette fabrication nouvelle et notre pays, riche en forêts, se devait de s'y intéresser. Aussi achève-t-on en ce moment entre Coire et Thusis une grande usine de saccharification du bois qui est appelée à avoir un certain retentissement en Suisse et à l'étranger. Placée au cœur d'un centre forestier important et d'une région